

**CRITIQUE, concert. PARIS,
Salle Gaveau, le 15 mars
2025. 20ème anniversaire des
Musiciens de Saint-Julien –
Vivaldi, Bach, Telemann –
Grande Fête Celtique. Les
Musiciens de Saint-Julien,
François Lazarevitch (Flûte
et direction)**

Les Musiciens de Saint-Julien fêtaient hier leurs 20 ans d'existence avec deux événements exceptionnels à la Salle Gaveau. S'il est une qualité que l'on peut associer à **François Lazarevitch**, c'est bien l'imagination dans la composition des programmes et des univers sonores proposés. Avec son Ensemble, il aime emprunter des chemins de traverse et assume pleinement la liberté de cet éclectisme stylistique. Et ces concerts « anniversaire » n'y font pas exception. L'alternance d'œuvres instrumentales et vocales est superbement agencée pour donner un rythme parfait à cette célébration.

Le premier concert programmé à 17h a mis l'accent principalement sur le talent protéiforme de trois compositeurs, Bach Vivaldi et Telemann, qui cultivaient la virtuosité et les éclats dramatiques sur le plan musical. Comme toujours, François Lazarevitch mêle à une fine connaissance musicologique une pratique intuitive de la musique ancienne. Il donne ainsi à Vivaldi une étonnante parure dans une adaptation pour musette du « *Printemps* » et de « *La notte* ». D'emblée, on admire la rythmique et les attaques précises. L'atmosphère devient plus virtuose encore avec l'emploi de la musette (que François Lazarevitch a nommé affectueusement, en cette soirée, « *ma quincaillerie* ») qui se mêle parfaitement au timbre vibrant des violons. On apprécie également les splendides couleurs des cordes dans le « *Concerto en Ré Majeur* » de Telemann, avec ce thème bondissant du premier mouvement, puis du mouvement final, très animé.

Comme à son habitude, le flûtiste jongle entre le pupitre et plusieurs instruments, et donne ici la pleine mesure de son éclectisme. En homme-orchestre, il galvanise le talent de l'Ensemble et également de la voix qu'il accompagne. A ses côtés, la soprano **Elodie Fonnard** nous livre, en effet, un délicieux « *Rossignols amoureux* », extrait d'*Hyppolite et Aricie* de Rameau. Le timbre de la chanteuse est idéal pour ce répertoire et s'illustre avec brio. La voix est ductile, légère, dans tout son ambitus. Le chant est pur et débarrassé de toute fioriture inutile et nous offre une parenthèse suspendue dans le temps.

Dans ce concert de fin d'après-midi, **Les Musiciens de Saint-Julien** revisitent également les pages populaires d'Europe centrale inspirées par les danses de Moravie et des chansons traditionnelles de Slovaquie interprétées ici par la mezzo-soprano **Hélène Richaud**, également violoncelliste. Autant d'œuvres qui font ainsi écho au disque « *Beauté barbare* » enregistré il y a deux ans par Les Musiciens de Saint-Julien.

L'ensemble et son chef mettent ici leur virtuosité au service de la redécouverte mémorielle d'œuvres traditionnelles faites de partitions retrouvées grâce à la transmission écrite ou orale. Il en est ainsi du *Manuscrit Uhr Ovska*, et ses suites de danses au rythme entêtant où François Lazarevitch, en tant que soliste, nous livre des moments d'anthologie à la *bagpipe*. Comme toujours, avec Les Musiciens de Saint-Julien, le « savant » côtoie, sans condescendance, le « populaire » de la plus bouleversante des façons.

Le concert du soir, conçu comme une Grande Fête celtique, nous amène sur les rives de l'Ecosse, de l'Irlande et de l'Angleterre, les Musiciens de Saint Julien suivant les itinéraires déjà empruntés dans leurs albums « *For Ever Fortune* », « *The High Road to Kilkenny* », et « *The Queen's Delight* ». Sont ici à l'honneur la mandoline, la harpe baroque et en majesté picturale, les flûtes et *small pipes* de François Lazarevitch. Les Musiciens de Saint-Julien s'amuse de « *reels* », de giges, suites et danses à un rythme enjoué.

Dans cette farandole de sons et de rythme, François Lazarevitch a convié des voix émouvantes (le ténor **Robert Getchell**, le baryton **Enea Sorini**, la mezzo-soprano **Fiona McGown**) et aussi un jeune danseur de claquettes irlandaises, **Nic Gareiss**. Cette soirée est une fête mais elle est aussi une affaire de musiciens et cela s'entend. Chacun s'écoute et s'observe attentivement sur scène et même hors scène. A cet égard, pour tout comprendre de cette osmose, il fallait capter l'expression de François Lazarevitch dans la pénombre de la scène, le regard rivé sur ses musiciens et l'excellent ténor Robert Getchell interprétant une chanson traditionnelle Irlandaise « *Celia Connalon* ». Et dans cet accord parfait, le dialogue entre les voix et l'ensemble instrumental est total. Le charme ne s'épuise jamais à l'écoute de ces musiques profondes, alertes ou lentes, vives ou contemplatives.

Nous sommes ici loin des timbres cossus et lisses d'un *English Concert* ou d'une *Academy of Ancient Music*, mais l'approche

vivifiante de François Lazarevitch et de son Ensemble, aux sons à la fois corsés et rustiques, qui emprunte beaucoup à la danse, emporte l'enthousiasme de l'auditeur au fil des pièces. Telle est l'alchimie entre art populaire et approche érudite de la musique des Musiciens de Saint-Julien. Quel bel anniversaire !

**CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 15 mars 2025. 20ème anniversaire des Musiciens de Saint-Julien – Vivaldi, Bach, Telemann à 17h – Grande Fête Celtique à 20h30. Les Musiciens de Saint-Julien, François Lazarevitch (Flûte et direction).
Crédit photo © Brigitte Maroillat**

CRITIQUE, concert. INSULA ORCHESTRA, le 13 mars 2025 (La Seine Musicale). Emilie MAYER, Franz SCHUBERT. Insula Orchestra, David Fray (piano), Laurence Équilbey (direction)

Probablement composée dès 1825 (et non 1828 comme il est dit souvent), la 9^è symphonie de Schubert est l'une des plus monumentales de l'histoire symphonique ; un massif d'autant plus impressionnant et même inattendu de la part d'un compositeur qui s'est taillé a contrario, une solide (et légitime) réputation comme génie de la musique de chambre, du piano intime et secret, du lied méditatif...

Pour fêter leurs déjà 10 années d'une aventure artistique marquante, **Insula Orchestra** et **Laurence Equilbey**, ont choisi la partition la plus spectaculaire de Franz l'intime : sa **9^{ème} Symphonie dite « la grande »**. D'emblée ce qui saisit immédiatement, c'est la texture à la fois soyeuse et aérienne des cordes dont l'articulation caractérisée et flexible, l'activité élégantissime, produisent un tapis idéal, bondissant, d'une finesse exceptionnelle, ... immédiatement entraînante pour l'ample portique du premier *Andante – Allegretto ma non troppo* ; mordante et flexible dans la signature rythmique du *Scherzo*, à l'impérieuse urgence.

Les bois sont tout autant expressifs et ciselés ; en particulier les hautbois, bassons, clarinettes... Même le formidable *Andante con moto* partage avec les autres séquences, une ampleur de format, un souffle épique qui dépasse très vite les motifs pastoraux, plus apaisés et sereins. Dans le dernier mouvement (*Allegro vivace*), Laurence Equilbey soigne et la flexibilité des transitions, et l'opulence du son qui n'est jamais épais ni dense ; la cheffe en renforce la détermination

et l'entrain proprement *beethovéniens*, dévoilant un Schubert grand architecte des continents orchestraux ; la transparence et la clarté polyphonique nourrissent ici toute la progression à travers une somptueuse instabilité harmonique dont cheffe et instrumentistes éclairent, stimulent la vivacité et l'urgence même. Grâce à la netteté du dessin instrumental, se détache mieux qu'ailleurs, la petite phrase qui cite le début de l'*Ode à la joie* du modèle absolu pour Schubert, Beethoven l'indépassable (ainsi dans sa 9^e, Schubert fait référence à la 9^e de son prédécesseur et maître...). C'est pourtant dans une énergie décuplée, conquérante et nerveuse que l'orchestre exalte la texture orchestrale schubertienne ; une apothéose sonore qui saisit par cet équilibre constant entre la richesse texturée, la lisibilité du plan architectural, la finesse des nuances expressives. En 10 ans, Insula Orchestra s'est forgé une identité orchestrale forte, indéniablement convaincante. Preuve en est encore donnée ce soir.

Selon une formule déjà étrennée l'an dernier et qui associait les deux compositeurs (1), **Emilie Mayer**, compositrice enfin révélée grâce à **Insula Orchestra**, dite aussi la « Beethoven au féminin », ouvrait avant Schubert, le programme avec **son unique Concerto pour piano** ; invité prestigieux (et complice de l'orchestre), le pianiste **David Fray**, élégant et décontracté assurait la partie du clavier, fusionnant virtuosité brillante et douceur voire gravité mozartienne. Le soliste maîtrise la mécanique subtile du piano historique requis pour le concert ; son format sonore engage d'emblée l'orchestre aux équilibres plus ténus, et l'interprète, à soigner davantage l'articulation et la clarté, vu la fragilité de la mécanique ; laquelle d'ailleurs montre ses limites puisque la pédale se déglisse au cours du dernier mouvement. Pas démonté pour autant, David Fray enchaîne après le Concerto (et des applaudissements nourris), un bis : le sublime allegro, à la fois nostalgique et d'une douceur solaire, d'une Sonate de Schubert, comme un prélude à la symphonique spectaculaire qui va suivre (après l'entracte). Exploitant

toutes les ressources de son instrument, le pianiste fait émerger un chant puissant et viscéral, d'une intimité bouleversante, un flux d'une douceur jaillissante, entre tendresse et extrême pudeur (malgré le problème de pédale).

Par ses écarts vertigineux (et magnifiquement maîtrisés) entre le concertant habité mozartien, d'Emilie Mayer ; le spectaculaire impérieux et si articulé de Franz Schubert, le concert anniversaire a comblé nos attentes. Souhaitons au collectif et sa cheffe pro active, une nouvelle décennie d'excellence, d'audace, d'engagements aussi convaincants. Laurence Équilbey multiplie les projets en inscrivant aussi le travail d'Insula Orchestra au cœur des arts visuels : vidéo, cinéma, manga, séries thématiques... La pédagogie et la transmission au sein de cette école de l'excellence, complètent désormais cette constellation exemplaire : cette année, un nouveau chantier a vu le jour, **Insula Camerata**, nouvelle pépinière de jeunes musiciens dont le premier concert sera révélé à l'automne prochain. A suivre.

CRITIQUE, concert. INSULA ORCHESTRA, le 13 mars 2025 (La Seine Musicale). Emilie MAYER, Franz SCHUBERT. Insula Orchestra, David Fray (piano), Laurence Équilbey (direction)



critique du précédent concert

Lire aussi notre critique du concert Symphonie n°1 d'Emilie Mayer et Symphonie n°4 de Franz Schubert, **février 2024** :
<https://www.classiquenews.com/critique-concert-boulogne-seine-musicale-le-27-fevrier-2024-emilie-mayer-symphonie-n1-insularites-orchestra-laurence-equilbey-direction/>

CRITIQUE, concert. BOULOGNE-BILLANCOURT, La Seine Musicale, le 27 février 2024. EMILIE MAYER : Symphonie n°1 / SCHUBERT : Symphonie n°4 « Tragique ». Insula Orchestra / Laurence Equilbey (direction).

**CRITIQUE, concert. BOULOGNE-
BILLANCOURT, La Seine
Musicale, le 9 mars 2025.
Ersnt von Dohnanyi, Mulsant,
Debussy (La Mer, 1908).
ORCHESTRE COLONNE, Sora
Elisabeth Lee (direction)**

**Ce dimanche après midi à la Seine
musicale est un excellent moyen de
mesurer l'actuel niveau de l'Orchestre
Colonne, dans un programme
particulièrement riche et divers. Un
programme d'autant plus représentatif que
l'œuvre principale à l'affiche, est liée
à l'histoire de l'Orchestre.**

En ouverture, l'orchestration foisonnante, grandiloquente et inattendue d'après le **Prélude opus 3 n°2 de Rachmaninov**, originellement pour piano et qu'Henry Wood, fondateur des Proms de Londres, réorchestre ici avec tout le panache et le sens des effets attendus. De quoi chauffer les instrumentistes sous la baguette de la cheffe **Sora Elisabeth LEE** qui remplace le directeur musical de l'Orchestre Colonne (Marc Korovitch). Soit un lever de rideau des plus pétaradants.

La pièce qui suit, (- illustrant la séquence « invitation au voyage ») est une adresse en forme d'énigme aux auditeurs : à eux d'en reconnaître l'auteur non dévoilé au moment du concert). Le choix rappelle combien l'Orchestre Colonne sait défricher et surprendre : au piano **Juliette Journaux** entame la fantaisie pour clavier et orchestre, après des accords fracassants alla Brahms (un condensé de l'ouverture originelle des Variations qui dure en réalité plus longtemps) : les premières mesures de l'air « Ah vous dirai-je maman, ce qui cause de mon tourment... » de Mozart, crée la surprise en contraste, puis repris, ornementé de divers façons par l'orchestre et la soliste, dans un jeu qui mêle en toute liberté, humour (à la Saint-Saëns), haut romantisme (à la Liszt et Tchaïkovski) sans omettre dans sa dernière partie, un somptueux épisode où le piano avec cor chante sur un tapis orchestral aussi dense et raffiné qu'un opéra de Richard Strauss... !

La réponse viendra du public mais après un temps d'hésitations (et plusieurs erreurs) : l'inattendu **Ernst Von Donanyi** (né à Budapest en 1877 et mort à New York en 1960, père du fameux chef Christoph). Pleine de facétie mordante, d'expressionnisme âpre et de citations à foisons, l'œuvre éclectique et délirante date de 1914. Les esprits sont eux ainsi chauffés, mis en alerte et tout à fait prêts pour aborder ensuite la seconde partie du programme.

Après l'entracte, en création parisienne, les musiciens jouent une pièce de la compositrice **Florentine Mulsant** (présente dans le public) ; l'élégance radieuse de son **Concerto pour Piccolo et orchestre (2017)** retient immédiatement l'attention ; la partition est pleine de couleurs et aussi d'espièglerie active et solaire dont le 2^e et dernier mouvement en particulier, qui déploie tout un jeu de cache-cache entre l'instrument soliste et l'effectif orchestral. Fluide, aérien, en connivence avec l'orchestre (et souvent en dialogue ou doublé avec cor, clarinette ou hautbois), le piccolo de la soliste invitée, Anaïs BENOIT, charme par sa flexibilité expressive.



L'Orchestre COLONNE au grand complet pour La Mer de Claude Debussy, qu'il a créé en 1908 © classiquenews 25

Enfin cerise sur le gâteau et objet réel de notre présence, **La Mer de Debussy**, dans la version « intercalaire » de **1908**, créée par **l'Orchestre Colonne** sous la direction du compositeur, avant la version définitive de 1909. Cette version est toujours contenue dans les archives de l'Orchestre ; certaines pages en sont présentées pendant l'entracte...

La direction de la cheffe invitée ne manque ni d'énergie ni de précision ; offrant surtout une lecture aux contrastes décuplés, faisant miroiter l'opulente texture d'un Debussy plus conquérant que véritablement raffiné ; la cheffe joue moins sur la transparence comme la fragmentation sensorielle de la matière musicale que sur l'affirmation de crescendos qui culminent dans des tutti explosifs (au risque de perdre le fil

de cette pulvérisation sonore qui fait la clé de la première séquence). Pour autant les couleurs et la matière atmosphérique du I (« **De l'aube à midi sur la mer** ») composent une belle entrée en matière ; « **Jeux de vagues** » (II) déploie ses rythmes de danses (la valse ivre fameuse), ... avec une fin évaporée réussie ; enfin « **Dialogue du vent et de la mer** » (III) débute dans cette urgence instable et inquiète requise, ce mouvement orageux des éléments contrariés qui crée une arène conflictuelle, où perce au fur et à mesure de la houle sinueuse, contrariée, la plainte languissante des flûtes, agents du vent tempétueux soudainement implorant qui cependant sera triomphal (grâce à la claque finale des cuivres). L'engagement des instrumentistes, leur acuité expressive sont constants, s'inscrivant alors avec conviction et autorité dans la grande histoire qui relie la partition à l'Orchestre. Par son ambition et l'énergie déployée, le concert à la Seine Musicale convainc particulièrement, il a offert un bain symphonique à la hauteur de nos attentes.

CRITIQUE, concert. BOULOGNE-BILL., La Seine Musicale, le 9 mars 2025. Ersnt von Dohnanyi, Mulsant, Debussy (La Mer, 1908).
ORCHESTRE COLONNE, Sora Elisabeth Lee (direction).

agenda

PROCHAIN INCONTOURNABLE – Prochain concert de l'Orchestre Colonne à ne pas manquer : « La Force de l'amour », dim 11 mai 2025, PARIS, Salle Gaveau – Au programme : TCHAIKOVSKY □ Roméo et Juliette / WAGNER □ Tristan et Iseult – Prélude et Liebestod / SAINT-SAËNS □ Danse Macabre ; La cloche ; Souvenances / MANOUKIAN □ Aristeides and Lyra (création mondiale) :

<https://www.orchestrecolonne.fr/agenda/saison-2024-25/symphonique/la-force-de-lamour/>

<https://www.orchestrecolonne.fr/agenda/saison-2024-25/symphonique/la-force-de-lamour/>

**CRITIQUE, concert.
STRASBOURG, Salle Erasme, le
6 mars 2025. SIBELIUS /
SCHUMANN. Simone Lamsma
(violon), Oksana Lyniv**

(direction)

Après un concert dirigé par le chef allemand Michael Sanderling aux côtés de la violoniste bulgare Liya Petrova, en février, c'était au tour de la très médiatique cheffe ukrainienne Oksana Lyniv (accompagnée par la violoniste néerlandaise Simone Lamsma) de diriger l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg dans ses murs de la Salle Erasme à Strasbourg.

En guise de mise en bouche (mais quel tour de chauffe !), rien moins que l'*Ouverture* de *Parsifal* puisque **Oksana Lyniv**, on le sait, a désormais ses entrées au prestigieux Festival de Bayreuth. Elle en livre une lecture pétrie d'élégance et finement nuancée, notamment les cordes qui tissent des unissons puissants. Puis c'est la violoniste hollandaise **Simone Lamsma** de faire son entrée, pour délivrer le célèbre *Concerto pour violon* de **Jean Sibelius**. Dès les premières mesures, dans un son mystérieux, *pianissimo* et lointain, la cheffe et sa soliste ont trouvé un parfait accord qui s'est amplifié tout au long de leur majestueuse interprétation. Si la première fait tonner l'orchestre, elle obtient également des nuances d'une grande subtilité, laissant les solistes instrumentaux s'exprimer, toujours en mettant en valeur le jeu de la violoniste néerlandaise qui, avec une grande délicatesse, participe à cette fête. Sa sonorité personnelle est pleine, pure et délicatement nuancée, les phrasés sont amples et la virtuosité crânement maîtrisée. Les *pianissimi* planent haut comme dans le plus pur *belcanto*, mais les accents peuvent se vivifier et monter en puissance, comme par exemple dans certaines doubles cordes. La délicate violoniste va revenir plusieurs fois saluer en réponse aux acclamations du

public et offre au public alsacien deux *bis*, le premier en duo avec son ami Violoncelle solo de l'OPS, le très court "*Water droplets*" du même Sibelius, puis en solo les incroyables "*Furies*" extraites de la *Sonate pour violon seul n°2* d'Eugène Ysaÿe, vivement acclamées par une audience médusée !

En seconde partie de soirée, l'énergie de la première partie continue de rayonner, portée par une *Deuxième Symphonie* de **Robert Schumann** riche en nuances et d'une fluidité remarquable, bien qu'elle puisse parfois sembler un peu trop impétueuse. Son lyrisme exubérant évoque presque l'opéra verdien, ajoutant une dimension théâtrale à l'œuvre. L'*Allegro maestoso*, solidement construit et mélodieux, est suivi d'un *Scherzo* d'une vitalité irrésistible. L'*Adagio espressivo* est exécuté tout de lumière et profondeur mystérieuse, tandis que la densité orchestrale se fait peut-être trop sentir dans le mouvement extrême qu'est le *Finale* – une tendance qui peut rappeler certaines limites de la direction à l'opéra. Malgré cela, la performance reste d'un niveau exceptionnel, avec un orchestre parfaitement maîtrisé. Et la directrice musicale du *Teatro comunale* de Bologne confirme qu'elle excelle bien au-delà du simple rôle de cheffe d'orchestre d'opéra !

CRITIQUE, concert. STRASBOURG, Salle Erasme, le 6 mars 2025.

SIBELIUS / SCHUMANN. Simone Lamsma (violon), Oksana Lyniv (direction). Crédit photos © Grégory Massat

CRITIQUE, concert. PARIS, Le Bataclan, le 5 mars 2025. Concert Misa Criolla – El Latin Jazz Project. Emiliano Gonzalez Toro (ténor), Alain Pérez (voix), Thomas Enhco (piano et arrangements), The Amazing Keystone Big Band (orchestre)

Après un disque hommage à Violeta Parra, Violeta y el jazz, qui lui tenait particulièrement à cœur, le ténor Emiliano Gonzalez Toro se lance dans un nouveau défi musical audacieux : habiller d'une parure de salsa et jazz la « *Misa Criolla* » de l'argentin Ariel Ramirez. Et pour ce faire, il a embarqué des comparses de longue date sur ce projet, en premier lieu le musicien cubain Alain Pérez, bassiste, chanteur, haute figure de la *timba*, et de la salsa cubaine contemporaine. Avec la pugnacité qu'on lui connaît, Emiliano Gonzalez Toro a également convaincu du bien fondé de cette aventure le pianiste Thomas Enhco, qui

face à tant d'arguments passionnés, s'est attelé, *in fine*, à la délicate mission de transformer la messe Créole en musique cubaine de braise, et ce en mettant à contribution les cuivres de **The Amazing Keystone Big Band**.

Emiliano Gonzalez Toro n'a jamais caché sa grande passion pour le jazz. Il nous avait par ailleurs confié, lors d'une interview, que la musique du XVIIe, qu'il habite avec talent, « *était comparable au jazz, en ce qu'elle permet de librement improviser, à condition évidemment que l'on maîtrise les codes de l'harmonie et du rythme de ce répertoire* ». Du Baroque au jazz cubain mâtiné de salsa, il n'y aurait donc qu'un pas que l'artiste a franchi avec aisance mercredi soir au **Bataclan**.

A la « *Misa Criolla* » dans ses habits jazzy, telle que présentée en cette soirée, a été adjoint fort pertinemment la « *Navidad Nuestra* », série de tableaux célébrant *La Nativité* sur des textes de l'auteur argentin **Felix Luna** qui nous plonge dès les premières notes dans une allégresse revigorante. En l'espace de quelques secondes, on est transportés en plein cœur palpitant de Cuba. Le résultat est bluffant comme si ces deux œuvres avaient été créées pour se côtoyer. Les arrangements de **Thomas Enhco** insufflent un *groove* irrésistible pétri de *swing*, de *salsa* et de *timba*, et portent également les ondes aussi émouvantes qu'exaltantes du *gospel*, restituant ainsi toute la dimension spirituelle de la « *Misa Criolla* ». L'**Amazing Keystone Big Band** qui remplace ici le chœur original, fait feu de tout bois, les cuivres sonnant comme mille voix à l'unisson. Sur le plan vocal, Emiliano Gonzalez Toro et Alain Perez ont rivalisé de talent dans une fluidité confondante où les voix se mêlent dans une alchimie de timbres.

Mais cette messe revisitée n'est pas que dansante, elle se veut également intimiste comme ce superbe « *Agnus Dei* » en

mode piano/voix, sublimée par le touché caressant de Thomas Enhco et le velours de la voix lyrique de Gonzalez Toro. Une parenthèse à pas feutré sur laquelle se terminera d'ailleurs le concert, avant que les artistes ne se relancent de plus belle dans une démonstration de rythmes endiablés pour des *Encore* survitaminés. En ces temps tissés sur le fil de nos inquiétudes, ce concert revitalisant donné mercredi soir au Bataclan tombe à point nommé comme une parenthèse de répit salvateur. Il nous tarde maintenant donc de pouvoir savourer l'album à paraître le 18 avril prochain !

CRITIQUE, concert. PARIS, Le Bataclan, le 5 mars 2025. Concert Misa Criolla – El Latin Jazz Project. Emiliano Gonzalez Toro (ténor), Alain Pérez (voix), Thomas Enhco (piano et arrangements), The Amazing Keystone Big Band (orchestre).
Crédit photo © Brigitte Maroillat

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 27 février 2025. DEBUSSY / BLOCH / MAHLER. Sol Gabetta

(violoncelle), ONCT, Tarmo Peltokoski (direction)

Tarmo Peltokoski et son Orchestre national du Capitole de Toulouse ont présenté ce jeudi 27 février au public de la Halle aux Grains de Toulouse le programme qu'ils vont bientôt jouer en tournée à Paris et en Allemagne.

Le Prélude à l'après-midi d'un Faune de **Claude Debussy** est une courte pièce magique que l'**Orchestre National du Capitole** pourrait jouer les yeux fermés. Tant de belles baguettes l'ont dirigé dans cette salle, Michel Plasson et Tugan Sokhiev tout particulièrement. Ce soir, Tarmo Peltokoski impose sa marque. Il donne beaucoup de liberté à l'orchestre tout en lui demandant des nuances très *piano*. Cette version est aérienne, subtilement rêveuse. Le chef finlandais évite toute force et toute idée de bacchanale. La beauté orchestrale, la tendresse des nuances, la souplesse de la texture donnent un côté vaporeux qui fait penser à certaines toiles impressionnistes.

Sol Gabetta entre ensuite en scène pour la deuxième œuvre au programme, la **Rhapsodie Schelomo** d'**Ernest Bloch** qui permet à la violoncelliste originaire d'Argentine un jeu d'une subtile émotion. Tout particulièrement dans les moments de grande mélancolie évoquant les pensées profondes du Roi Salomon. Les sonorités chaleureuses du violoncelle entretiennent avec l'orchestre un dialogue d'une parfaite osmose. Tarmo Peltokoski soigne les ambiances, fait éclater les couleurs, il est toujours très attentif à la soliste. Le final grandiose sonne comme une apothéose rappelant le Grand Roi que fut Salomon avant de reprendre les pensées très sombres du monarque portées par le violoncelle très émouvant de Sol

Gabetta. Devant leur succès, l'orchestre et la soliste offrent un bis douloureusement mélancolique : une *prière* d'Ernest Bloch dans sa version pour violoncelle et orchestre. Sol Gabetta trouve un *vibrato* large et une profondeur de ton admirable. La fine musicalité de la soliste, du chef et des musiciens de l'orchestre permet une fusion parfaite. Assurément un beau lien existe déjà que la tournée va encore renforcer.

En deuxième partie de soirée, l'orchestre s'étoffe pour interpréter la ***Symphonie n°1 "dite Titan"*** de **Gustav Mahler**. Tarmo Peltokoski et son Orchestre du Capitole ont déjà joué cette œuvre au Concertgebouw d'Amsterdam avec grand succès, et ils semblaient ravis de la présenter à leur public toulousain. Là également, les choix de Peltokoski sont assumés et sa manière est très personnelle. Loin de chercher à révéler l'hétérogénéité de la partition, il cherche partout la beauté, l'élégance et le bonheur qu'elle contient. Sa direction très engagée entretient un dialogue constamment renouvelé avec les musiciens. Que ce soient les cuivres, les bois, les cordes ou les percussions chaque musicien donne le meilleur possible et le résultat est renversant. Les mouvements les plus réussis sont le premier et le dernier. La beauté du réveil de la nature est somptueuse, et l'énergie du *finale* est d'une puissance vertigineuse. L'humour du deuxième mouvement aurait pu être davantage joué. C'est avec une énergie toujours renouvelée que Tarmo Peltokoski donne une grande puissance à ce mouvement. Pour le troisième mouvement, l'absence de grotesque laisse de côté une part de l'art mahlérien certes encore balbutiante dans sa première symphonie, mais bien présente. La grandeur du *finale* fait exulter le public, une Halle-aux-grains pleine à craquer qui applaudit à tout rompre, toujours signe d'un grand moment.

Ce concert-événement annonce une belle aventure entre ce chef si charismatique et l'excellent Orchestre du Capitole de Toulouse !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 27 février 2025. DEBUSSY / BLOCH / MAHLER. Sol Gabetta (violoncelle), ONCT, Tarmo Peltokoski (direction). Photo © droits réservés

CRITIQUE, concert, TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 20 février 2025. MOZART / STRAUSS. Siobhan Stagg (soprano), ONCT, Constantin Trinks (direction)

Tarmo Peltokoski, le jeune chef surdoué nommé à Toulouse, a dû renoncer à diriger ce nouveau programme à la Halle aux Grains de Toulouse, car souffrant. Par chance, le chef allemand Constantin Trinks était libre. Il a donc sauvé ce concert en maintenant un programme – W. A. Mozart et Richard Strauss – qui est au cœur de son répertoire.

Chaque partie du concert mettait en perspective une œuvre de l'un puis de l'autre : *Le Chevalier à la rose* étant par rapport aux *Noces de Figaro* ce que *La Femme sans ombre* est à *La flûte enchantée*,

selon les dires de Richard Strauss lui-même.

Le changement d'ordre du programme s'est révélé une excellente idée. L'ouverture de la *Flûte enchantée* dans un *tempo* allant a semblé d'une suprême élégance. L'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** a été merveilleux de couleurs et de nuances. On sent que Constantin Trinks est à l'aise dans cette partition. L'entrée de la soprano australienne **Siobhan Stagg** s'est ensuite faite avec grâce. La manière dont elle a abordé à froid le superbe et si difficile air de Pamina est celle d'une grande mozartienne : la ligne est superbe, les nuances infimes, les vocalises aisées. L'engagement dramatique donne toute la dimension mélancolique à cet air sublime. Puis, avec un aplomb sidérant, la soprano a abordé le récitatif et le grand air de Fiordiligi dans *Così fan tutte*. Jouant le second degré de l'autorité voulue dans l'aria "*Come scoglio*", elle a su déjouer les pièges des sauts d'intervalles redoutables et des vocalises et trilles. La beauté du timbre, les nuances savamment dosées ont été un enchantement, tandis que le chef a été un partenaire attentif et théâtral, tant dans un récitatif ciselé qu'un air grandiose.

Puis, avec célérité, l'orchestre s'est presque doublé pour interpréter la fantaisie symphonique de ***La Femme sans Ombre* de Richard Strauss**. Avec aisance et un sens des contrastes passionnant, Constantin Trinks a permis à l'orchestre de briller de mille feux. Avec son art orchestral souverain, Richard Strauss a déposé dans ce morceau les thèmes les plus marquants de sa vaste partition. La magie du célesta, des harpes, les couleurs exceptionnelles des cuivres et la chaleur des bois ont fait merveille. Finesse et puissance ont été portées au sommet par une direction engagée et un orchestre en pleine forme.

Pour la deuxième partie, consacrée aux *Noces de Figaro* et au *Chevalier à la rose*, la même perfection a été au rendez-vous. Après une ouverture des *Noces* pleine d'esprit, la soprano a interprété avec délicatesse et émotion les deux airs de la Comtesse. Devant les applaudissements nourris pour **Siobhan Stagg**, un *bis* a été obtenu avec l'air coquin de Despina "*Una donna quindic'anni*". Assurément elle a tout d'une parfaite mozartienne. Puis la même transformation de l'orchestre a lieu avant de se lancer dans la *Suite du Chevalier à la Rose* de Richard Strauss. La perfection de la direction de Constantin Trinks, la manière d'insufler à l'orchestre toute la liberté pour s'exprimer a apporté beaucoup de brillant à l'interprétation de cette œuvre si sensationnelle. En terminant le concert sur cet ouvrage, le changement d'ordre du programme a gagné toute sa légitimité. Mieux que sauvé, ce concert a été d'une perfection accomplie. Il sera retransmis sur Radio Classique le 16 mars prochain.

CRITIQUE, concert, TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 20 février 2025. MOZART / STRAUSS. Siobhan Stagg (soprano), ONCT, Constantin Trinks (direction). Crédit photo © Romain Alcaraz

CRITIQUE, concert. PARIS, Auditorium de la Maison de la

Radio, le 18 février 2025. HAENDEL / LECLAIR / CORELLI... William Christie (clavecin), Théotime Langlois de Swarte (violon)

On sait à quel point William Christie aime côtoyer la jeune génération d'artistes, avec laquelle, du haut de ses 80 ans, il semble naturellement être au diapason. De cette accointance avec la jeunesse, le Maître tire le meilleur pour mettre en lumière tout un répertoire oublié. L'album *Génération*s enregistré avec Théotime Langlois de Swarte en est une brillante illustration. Une expérience qu'il a d'ailleurs réitérée avec le jeune violoniste, hier soir mercredi 18 février, à La Maison de la Radio. Il a ainsi démontré une nouvelle fois qu'entre générations le plaisir de faire de la musique ensemble, dans une sensibilité et un regard convergents, n'est pas une parenthèse éphémère gravée sur un disque.

Au cœur du programme d'hier soir, on retrouve **Senallé** et **Leclair** que William Christie et Théotime Langlois de Swarte ont déjà défendus avec *brio* dans l'album précité. A ces deux compositeurs dont il est des plus heureux ici de poursuivre l'écoute, s'invitent **Haendel** et **Corelli**, avec pour le premier, la *Sonate HWV 371* en Ré majeur, réminiscence d'un séjour transalpin et pour le second les variations sur *La Folia*, un

des sommets de l'art violonistique baroque. Un programme qui séduit par une expressivité sans effusion inutile, parfait équilibre entre fougue et finesse. Un programme qui magnifie tant l'énergie que les mouvements virtuoses.

Toutefois, proposer des sonates mettant en lumière Sénailé et Leclair, deux compositeurs de la première moitié du XVIII^e siècle, pourrait encore paraître aujourd'hui un défi à relever. Mais pas pour les deux complices qui maîtrisent avec talent cette palette d'écriture et d'émotions alternant tout à la fois gravité et exubérance, panache et cantabile. Et dans ce registre, l'archet de Théotime Langlois de Swarte émerveille par une éloquence portée par le jeu stimulant d'un William Christie heureux d'être là, en complète synergie avec son jeune partenaire. Et l'on sent à quel point le maître est galvanisé par ce partage. L'*opus 4 no. 5* en mi mineur de Senailé est un temps fort pour le violon de de Swarte, magnifiquement accompagné par la précision du clavier de William Christie. La *Sonate en sol mineur op. 1 n°6* en sol mineur, étiquetée *Allemande*, a incontestablement une sensibilité toute française : « *Une musique dont il faut s'emparer* » comme le dit Théotime. Et nos deux interprètes en font ici la parfaite démonstration au fil d'un dialogue musical à la poésie entêtante.

En véritable Maître de cérémonie de la soirée, le jeune violoniste semble aussi à l'aise pour présenter le programme qu'il commente avec humour, que pour se lancer dans l'improvisation d'un magnifique *prélude* pour violon, riche d'arpèges, dont il nous fait l'offrande comme un trait d'union entre le lyrisme poétique de Senailé et les vigoureux accents de Leclair. Mais si les compositions de ce dernier montrent davantage d'exubérance à l'italienne, telle que cette *Sonate op.2 n°2* en fa majeur, elles mettent toutefois également en lumière, à l'instar Senailé, une mélancolie et une poésie à la française.

La complicité de William Christie et Théotime Langlois de

Swarte atteint un sommet lors de *La Follia* d'Arcangelo Corelli qui clôt le programme. Les couleurs expressives surgissent en arc en ciel de l'archet fougueux du violoniste, et les basses galopent sur le clavier de William Christie. Et c'est ensuite un véritable duo d'humoristes que forment les deux compères, au cours des bis prolongeant le programme, dont l'irrésistible *Coucou* de Senaillé. Ils donnent ici libre court, dans une émulation collective, à leur prodigieuse capacité de se réinventer sans cesse dans la fantaisie partagée d'un instant. L'affinité élective des deux artistes est, d'enregistrement en concert, un plaisir dont on ne se lasse pas.

CRITIQUE, concert. PARIS, Auditorium de la Maison de la Radio, le 18 février 2025. HAENDEL / LECLAIR / CORELLI... William Christie (clavecin), Théotime Langlois de Swarte (violon).
Crédit photo © Brigitte Maroillat

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, le 15 février 2025. Concert-Anniversaire des 80 ans de William Christie.

Ensemble Les Arts Florissants / William Christie (clavecin et direction)

William Christie, fondateur et chef de l'ensemble **Les Arts Florissants**, célèbre ses 80 ans avec une tournée internationale qui fait escale au **Grand-Théâtre d'Aix-en-Provence** – une ville dont il est l'invité régulier de son célèbre Festival d'Art lyrique depuis plus de 30 ans. Ces concerts marquent un retour aux sources pour Christie, fervent défenseur de la musique des XVII^e et XVIII^e siècles, dont les productions ont redonné ses lettres de noblesse à ce répertoire, à commencer par les ouvrages de Jean-Baptiste Lully. Le programme de ce soir, un florilège d'extraits d'opéras de **Lully**, **Charpentier** et **Rameau**, revisite des œuvres-phares comme *Atys*, *Médée*, *Les Indes galantes* ou *Les Fêtes d'Hébé*, qui ont jalonné la carrière de l'ensemble depuis sa création en 1979.

Dirigeant depuis son clavecin, Christie incarne le cœur de cette « famille musicale », où chaque interprète, issu du **Jardin des Voix** (académie qu'il a fondée pour former de jeunes chanteurs), brille par sa maîtrise et son engagement. Les solistes, comme la soprano **Ana Vieira Leite**, les mezzo-sopranos **Rebecca Leggett** et **Juliette Mey**, les ténors **Bastien Rimondi** et **Richard Pittsinger**, et le baryton **Matthieu Walendzik**, incarnent avec brio les émotions contrastées de ces œuvres, allant de la douceur à la fureur. Leur diction précise et leur théâtralité servent magnifiquement le texte, tandis

que l'orchestre, réduit mais virtuose, déploie des textures raffinées et des couleurs changeantes, épousant la vocalité avec une grâce dansante.

Le concert, ponctué de moments intenses et de surprises (comme l'apparition, à l'issue du concert, de la soprano **Sophie Daneman** pour un air de Haendel), s'achève en apothéose avec le célèbre « Forêts paisibles » extrait des *Indes galantes*. Le public, conquis, salue cette union sacrée entre musique, texte et émotion, témoignant de l'héritage vivant de William Christie et de son rôle central dans le renouveau de la musique baroque française. Ces escales, entre mémoire et présent, célèbrent un art qui continue de rayonner, porté par une passion et une excellence transmises de génération en génération.

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, le 15 février 2025. Concert-Anniversaire des 80 ans de William Christie. Ensemble Les Arts Florissants / William Christie (clavecin et direction). Crédit photographique © Caroline Dautre.

CRITIQUE, concert. LILLE, Nouveau Siècle, le 12 février 2025. MENDELSSOHN : Les

Hébrides, Concerto pour violon, Symphonie n°4 « italienne ». Orchestre national de Lille, DAVID GRIMAL (violon)

**Un concert conçu comme un laboratoire
musical hors limites... L'ON Lille /
Orchestre National de Lille s'ouvre ce
soir à d'autres manières de jouer les
œuvres. Le propos questionne les
conditions du travail préparatoire et la
nature des répétitions... Son sujet est,
sans chef désigné, comment jouer ensemble
dans le sens d'une intelligence
collective ?**

Précisément le dispositif habituel et la place du maestro
sont-ils les seules conditions possibles et efficaces ? Voilà
ce soir la preuve éloquente qu'il existe d'autres pistes de
travail et des configurations alternatives pour réaliser,
vivre [et partager] l'expérience orchestrale... Promoteur de ce
process nouveau : le violoniste **David Grimal** qui a depuis
plusieurs années développé cette pratique orchestrale sans
chef, au sein de son propre ensemble Les Dissonances,
malheureusement dissout en 2024...

En choisissant un programme essentiellement dédié à Mendelssohn, l'Orchestre National de Lille expose ainsi une quarantaine d'instrumentistes, soit une formation de taille moyenne, idéalement apte à réussir l'expérience innovante, fondée, dans un esprit hautement chambriste, sur l'écoute et les interactions collectives.

JOUER SANS CHEF

La première œuvre [Les Hébrides] est jouée sans chef, son activité portée par la seule écoute partagée ; la seconde œuvre est réalisée de la même façon, avec le soliste au centre face au public [Concerto pour violon] ; enfin la 3ème œuvre (Symphonie n°4) est la plus spectaculaire dans ce sens, et ses apports, indiscutables.

La semaine qu'ont partagé ainsi David Grimal et les instrumentistes lillois a évidemment porté ses fruits ; des fruits savoureux et délectables que l'on entend et déguste ainsi dans la symphonie n°4..., ultime partition et indiscutable accomplissement d'un programme captivant.

En ouverture, les instrumentistes offrent une lecture de **La Grotte de Fingal (Les Hébrides)**, soignée, scrupuleuse, encore en manque de flexibilité et avec quelques déséquilibres sonores comme les cors qui jouent trop fort (ce point revient dans le finale du Concerto pour violon...). Il aurait été immédiatement corrigé par un chef depuis son podium. Mais le principe d'un groupe qui s'écoute s'affirme progressivement, dans de superbes respirations, une motricité globale qui renforce l'intensité du geste comme de la caractérisation.

L'ORCHESTRE LILLOIS À L'ÉCOLE DE L'ÉCOUTE COLLECTIVE

Le Concerto pour violon permet d'affiner encore les équilibres

entre pupitres, soulignant aux côtés du violoniste, des cordes [violon l) particulièrement flexibles, aux phrasés élégantissimes, attentives au caractère de chaque mouvement. L'accord soliste / orchestre est réellement atteint dans le 3ème mouvement où l'urgence et ce caractère d'incandescence passionnelle, se réalisent avec franchise et équilibre.

Enfin la 3ème partition (**Symphonie n°4 « Italienne »**) concrétise l'apothéose de la soirée ; la réalisation des œuvres précédentes ayant permis d'acquérir flexibilité et finesse du son. Sans chef mais comme stimulé par la suractivité du premier violon [**David Grimal**] assis comme ses partenaires, les musiciens affirment une qualité de nuances et de phrasés, des respirations superlatives qui avec autant de précision [et de naturel], clarifient la texture sonore globale, permettant de capter chaque intervention entre les pupitres des cordes [violons I et II, altos, violoncelle, contrebasses], dans une caractérisation superlative.

Ce Mendelssohn sonne comme du Bach dont le génie de l'architecture contrapuntique, se dévoile comme jamais dans l'écriture du Romantique (on sait l'admiration de Mendelssohn pour son prédécesseur baroque à Leipzig), en particulier dans la fugue du dernier mouvement ; les étagements demeurent perceptibles ; chaque plan instrumental reste idéalement individualisé... Les cordes façonnent un tapis soyeux, constamment souple et clairement dessiné, véritable entité motorique qui porte et entraîne tous les autres pupitres.

ENTRE JAILLISSEMENT ET EMBRASEMENT

Il en ressort spécifiquement dans cette 4 ème « italienne », une finesse expressive, des respirations justes, une ivresse sonore à la fois active et aérienne, exaltée, joyeuse, impérieuse, qui galvanise l'effectif entier et qui, chez l'auditeur lui permet de vivre enfin ce jaillissement premier donnant l'impression d'écouter l'œuvre dans la plénitude

esthétique et poétique, comme s'il s'agissait de sa création au moment du concert. La 4ème regorge ainsi de lumière latine, de cette *italianité* souveraine et rayonnante qui électrise littéralement chaque instrumentiste et chaque pupitre.

Rares les sentiments de ce type ; exceptionnelle reste cette formidable expérience orchestrale. Une telle subtilité à la fois claire, transparente, détaillée, comme portée par l'urgence et une vitalité libérés, ne s'écoute habituellement qu'en présence d'un orchestre sur instruments d'époque. C'est en plus du tempérament du violoniste invité, l'indiscutable adaptabilité des musiciens de l'Orchestre National de Lille qui se révèle ainsi, déployant d'indiscutables qualités interprétatives. Accomplissement d'autant mieux partagé que l'audience réunie ce soir, accueille pas moins de **700 jeunes**. Belle exemple de sensibilisation du classique. Gageons qu'à l'écoute d'une telle Italienne, nombre d'entre eux auront succombé à la magie orchestrale.



CRITIQUE, concert. LILLE, le 12 février 2025. MENDELSSOHN :
Les Hébrides, Concerto pour violon, Symphonie n°4
« italienne », **Orchestre National de Lille. DAVID GRIMAL,**
violon / Toutes les photos © **Ugo Ponte / ONL Orchestre**
National de Lille 2025.